

Sur la plage

J'étais sur la plage, en fait sur des galets qui roulaient sous les pieds. Le vent poussait à l'équerre l'écume des vagues qui se ruaient sur les rochers. Le bruit était assourdissant, il n'y avait que cette rugissante cacophonie qui envahissait les oreilles.

J'avancerais péniblement, mes pieds glissant sur les petites boules humides. La fureur de la mer n'avait d'égal que ma fureur de cœur. Ma rage se fusionnait aux brouhahas marins et cognait dans ma poitrine à grands coups. Vague après vague, j'en perdais la capacité de reprendre mon souffle.

Je me posai sur un bloc de granit, un peu en retrait du vent et des pleurs de la mer. Je revivais la scène qui, le matin même, m'avait subjuguée. Je pensais qu'affronter les éléments m'aiderait à diminuer ma fureur, ma peine. Mais non, ça enflait mon désarroi, ça accentuait ma panique.

Après un moment, qui a dû durer, car j'ai l'impression d'avoir perdu la notion du temps, même avec les yeux fermés je sentais la fureur marine céder. Le vent décélérait et quelques rayons de soleil commençaient à arroser ma peau. J'ouvris les yeux et restai là, en spectatrice de cette fin d'apocalypse. L'ambiance était fraîche de toute cette humidité répandue autour de moi. De cet air renouvelé et lavé sur les rochers.

Et dans ma poitrine, la colère cédait sa place, le nœud se relâchait. Je sentais maintenant la futilité de l'événement de ce matin. Le soleil mollissait les connexions neuronales. Le chemin de la haine se perdait dans le dédale des connexions nettoyées par le déchaînement éolien et éclairées par la lumière brillante qui avait repoussé la grisaille.

Je me sentais presque en paix, renouvelée par cette nature renaissante. Un jour rare, moi je vous le dis.